



LA REINE ÉGARÉE

Nouvelle de Corinne Guitteaud
parue en 2022 aux Éditions Mnemos
dans l'anthologie Afrofuturisme[s]
© 2024 – Tous droits réservés.

2031

Adjibola tendit le cou pour apercevoir la procession. Son chauffeur venait de s'arrêter pour laisser passer les éléphants caparaçonnés sur lesquels étaient juchées des jeunes filles masquées. Chacune d'elles représentaient l'une des glorieuses reines du Dahomey. Les festivités avaient commencé une semaine plus tôt et se termineraient dans quelques jours. En attendant, c'était un peu le bazar à Cotonou pour circuler, et Adjibola entendit le conducteur pester. C'était pourtant l'une des fêtes les plus appréciées du pays, mais sa passagère avait toujours pensé qu'elle durait trop longtemps.

Ils rejoignirent la route qui contournait le lac Nokoué et rattrapèrent ensuite celle qui menait à la capitale impériale. La jeune archéologue en profita pour relire ses notes. Dans le coffre de la voiture se trouvait un appareil vendu par les Français pour l'aider dans ses fouilles. Le centre de recherches pour lequel elle travaillait lui avait donné pour mission d'étudier plusieurs tombes situées à quelques kilomètres d'Abomey. Elle pensait avoir découvert un ancien cimetière, peut-être celui des premières reines du Dahomey qui avaient régné au XVIII^e siècle et jusqu'à la création de l'empire à la moitié du XIX^e. Les villageois avaient pris soin de protéger le site et n'avaient jamais exploité cette parcelle. Adjibola avait appris, grâce à ses recherches, que le village avait été fondé vers 1750 et que ses habitants descendaient d'un groupe de Minon – les fameuses guerrières du Dahomey. Ils s'étaient installés là avec leurs enfants comme pour veiller au repos de leurs souveraines.

Il existait toutefois un vieil interdit concernant les sépultures royales : *Les reines du Dahomey ne doivent pas être sorties de terre*. Une frustration pour n'importe quel archéologue. Dans sa profession, on espérait ne jamais tomber sur ce genre de site. Adjibola, elle, avait cherché un tel sanctuaire depuis qu'elle avait obtenu son diplôme. Elle avait appris à utiliser le dispositif dont elle aurait besoin lors d'un séjour au Centre Michelet à Paris. Il lui permettrait de scanner les tombes sans devoir les ouvrir. Cette technologie avait déjà servi lors des fouilles des pyramides du Soudan, mais aussi en Afrique centrale, pour des charniers. Adjibola, elle, comptait l'employer pour retrouver l'une des reines les plus célèbres de la période préimpériale dahoméenne. Elle se doutait que l'achat de l'appareil de détection ne s'était pas fait sans d'âpres négociations.

L'Empire et la République française entretenaient une curieuse relation d'amour et de haine, transmise depuis l'époque où les Européens avaient tenté de s'emparer de la région. Ils s'étaient toutefois heurtés à un problème inattendu. Un problème auquel ils avaient donné un surnom : les Amazones, en référence aux guerrières mythiques de l'Antiquité. Ici, on les appelait les Minon, ce qui signifiait « nos mères » en *fon*. Redoutables, impitoyables, d'une loyauté sans faille envers le trône impérial, elles faisaient la fierté de l'Empire. Adjibola aurait aimé les voir escorter le défilé pour savoir s'il s'agissait bien du régiment des *gbeto*, mais il y avait trop de voitures. Ces femmes revenaient d'une mission au Mali contre les islamistes du MUJAO. L'enlèvement de cent cinquante fillettes dans la banlieue de Tombouctou avait déclenché l'intervention des Minon à la demande du

gouvernement malien. Dans sa famille, on suivait leurs opérations avec intérêt, et pour cause : la sœur cadette d'Adjibola avait entamé la formation pour les rejoindre ; elle en rêvait depuis qu'elle était toute petite. Son aînée la trouvait trop jeune pour cet entraînement, les élèves étaient triées sur le volet, et il y avait souvent de la casse. Les puissances étrangères ne manquaient d'ailleurs pas de critiquer la manière dont ces adolescentes étaient traitées. Tous les moyens étaient bons de toute façon pour dénigrer l'Empire, jugé obsolète. Les détracteurs assuraient qu'il devait laisser la place à un système plus moderne tel que celui de l'Union européenne ou, à la rigueur, des États-Unis. En vérité, les provinces impériales fonctionnaient de façon comparable, sans doute plus proche toutefois du Commonwealth. Elles étaient dirigées par un Premier ministre qui rendait compte auprès de l'impératrice et celle-ci gouvernait avec un Parlement. En outre, la succession ne se faisait pas selon la filiation masculine, bien au contraire. Mais les Occidentaux aimaient se voir dans le rôle des élèves exemplaires, tout en fustigeant les autres puissances. Une détestable habitude conservée de l'époque de la colonisation.

Adjibola savait toutefois que le bureau des affaires impériales ne lui avait pas non plus obtenu cette faveur sans arrière-pensées. Retrouver les tombes des premières reines serait un formidable moyen de raviver le patriotisme local. Servir un tel objectif ne dérangeait pas Adjibola. Elle avait du mal à supporter le mépris dont les Européens faisaient encore preuve envers l'Afrique. Leur rappeler que le Dahomey n'avait pas à rougir de son passé – bien au contraire ! – lui procurerait une énorme satisfaction. Elle n'avait pas oublié la manière dont ses professeurs l'avaient traitée durant son année à la Sorbonne, décourageant systématiquement ses tentatives de faire connaître l'histoire des reines d'Afrique à ses camarades étudiants. Quand elle avait réalisé un exposé sur Tassi-Hangbé, on lui avait reproché d'être de parti pris. Oui, elle admirait cette souveraine, mais on lui avait rappelé qu'il s'agissait d'une reine esclavagiste. Elle s'était retenue de répondre que ça avait bien arrangé les Portugais et les Français qui commerçaient alors avec les royaumes du golfe de Guinée pour fournir en main-d'œuvre leurs plantations de canne à sucre aux Antilles et au Brésil. Les Européens se permettaient désormais de donner des leçons, mais ils avaient la mémoire courte et... sélective, considérait Adjibola.

1711

On avait failli tuer son enfant !

Il y avait ces rumeurs abjectes qu'on faisait courir sur elle, il y avait la volonté indéniable de l'écarter du trône, et elle savait qui tentait ainsi de lui nuire.

Mais ce soir, elle avait cru tout perdre.

La reine Tassi-Hangbé pénétra dans la chambre où reposait l'esclave à qui elle devait la vie de son enfant. L'adolescente était étendue dans le fond de la pièce. Près d'elle s'alignaient des décoctions pour combattre l'infection. Durant l'attaque, elle avait été grièvement blessée et ses jours étaient en danger. La reine avait ordonné qu'on poste des gardes à la porte. Elle avait aussi pris le temps de se renseigner sur la jeune fille et appris

qu'elle s'appelait Ayo, un prénom yoruba. Voilà qui étonnait Tassi-Hangbé. Ce peuple n'avait pas vraiment de raison de vouloir l'aider. Celle-ci avait été vendue comme esclave après un raid. Les querelles des grands ne devaient pas l'intéresser ; néanmoins, par son acte, elle avait tout changé.

Sans la moindre hésitation, Ayo s'était jetée entre les insurgés et le garçon, le sauvant *in extremis* de l'arme qui aurait dû lui ôter la vie. Ses cris avaient alerté des gens du palais, qui avaient découvert la jeune fille gisant au sol et des hommes sur le point de tuer le prince terrorisé. Le raffut ainsi provoqué avait permis l'intervention des gardes. Tassi-Hangbé frémit. Sans cela, elle aurait perdu son enfant unique.

Lorsqu'elle vit la reine, Houéfa la salua avec respect, puis termina d'installer les fétiches destinés à protéger la pièce et la blessée. Tout en l'observant dans son rituel, Tassi-Hangbé prit place près du lit et considéra Ayo qui respirait calmement.

« Comment va-t-elle ? »

— Elle est jeune, elle est forte, elle a des chances de s'en sortir. »

La souveraine serra les dents. Son cadet ne s'en tirerait pas comme ça. Dossou souhaitait récupérer son trône et estimait que la régence de sa sœur n'avait que trop duré. Elle était au courant des accusations qu'il portait contre elle, sur ses mœurs et son incapacité à régner. Et c'était auprès de cette Yoruba que la reine venait chercher la réponse à ses nombreuses questions. Elle devait préparer la riposte. Dossou avait quitté Abomey, selon ses espions, pour se diriger vers le sud. Elle le soupçonnait de vouloir rejoindre les Portugais sur la côte. Les Blancs saisiraient l'opportunité d'étendre leur influence sur la région pour acquérir davantage d'esclaves, que Dossou braderait en échange de la couronne.

« J'ai eu une vision, lui confia Houéfa, pendant que je la soignais. Sache qu'elle a déjà changé ton destin et celui de notre peuple. Tu devras accepter sa requête en récompense d'avoir sauvé la vie de ton fils.

— Et si elle me demande l'impossible ? » protesta la souveraine inquiète.

La guérisseuse ne répondit pas.

La reine quitta la chambre pour rejoindre la cour où l'attendaient les prisonniers, étroitement gardés par ses fidèles Minon. Elles l'avaient pris pour exemple, elle qui avait montré tant de détermination sur le champ de bataille après le décès de son jumeau. En quelques mois, elle avait étoffé ce groupe de femmes en ayant conscience qu'elle pourrait s'appuyer sur leur force pour maintenir son trône.

Les redoutables guerrières se tenaient derrière chacun des hommes agenouillés, une lance à la main, l'air féroce. Un gémissement de la part des insurgés, et ils étaient impitoyablement rudoyés. On avait pratiqué un garrot sur l'un d'entre eux pour empêcher que l'hémorragie de son bras arraché ne l'emporte trop tôt dans la mort. Quand il vit Tassi-Hangbé, un rictus mauvais étira ses lèvres tuméfiées. La souveraine le toisa avec morgue et ce fut lui qui, pour finir, baissa le regard. Pour autant, elle ne tira aucune satisfaction de ce combat silencieux.

La générale Sènam sortit de l'ombre où elle se tenait et se dirigea vers sa reine. Solidement bâtie, le crâne rasé et portant à la ceinture deux coutelas à la lame courbe,

elle impressionnait quiconque la voyait. La Minon avait le corps marqué par les batailles auxquelles elle avait participé, une cicatrice barrant son front et une longue balafre striant son bras gauche, de l'épaule au coude. Les deux femmes s'appréciaient énormément. Sènamì accompagnait la reine depuis bientôt cinq ans et l'avait secondée lors de l'affrontement contre les Ouéménous, durant lequel Tassi-Hangbé avait remplacé son frère Akaba en se travestissant pour éviter que les troupes ne soient démoralisées par ce décès. Dans des habits d'homme, et portant les attributs de la royauté, la nouvelle souveraine du Dahomey n'avait eu aucun mal à assurer l'imposture, surtout avec sa fidèle Sènamì à ses côtés. Telles deux lionnes sur le champ de bataille, elles s'étaient ruées à l'assaut des Ouéménous, Tassi-Hangbé escortée par ses Minon qui avaient fait des ravages dans les rangs ennemis. Comme tout cela lui semblait loin désormais. Durant ses trois années de règne qui venaient de s'écouler, elle avait œuvré pour que les femmes occupent une place plus importante dans la société d'Abomey et le reste du royaume, pas seulement dans le domaine militaire, mais aussi dans le domaine économique et social, leur accordant l'accès à certaines professions et les encourageant à devenir indépendantes financièrement. Mais c'était une tâche éreintante, on lui tendait sans cesse des embûches afin qu'elle capitule et cède le pouvoir à son cadet.

Dossou avait fait courir la rumeur selon laquelle elle couchait avec des jeunes gens, yorubas tant qu'à faire, qui devaient remplacer la noblesse *fon* et n'obéiraient qu'à ses ordres. Tassi-Hangbé ne cachait pas ses appétits. Elle s'était unie à un mari fantoche, qui lui avait donné des fils – un seul avait survécu –, mais une fois son devoir conjugal rempli, elle avait refusé de se cantonner au rôle de l'épouse docile. En tant que jumelle d'Akaba, elle avait pu obtenir les mêmes privilèges que son frère, selon la tradition *fon* qui accordait aux jumeaux des pouvoirs spéciaux. Ses ministres, des femmes pour la plupart, avaient dirigé le pays au côté du gouvernement d'Akaba. Sa cour était brillante, ses décisions avisées. À la tête du Dahomey, elle s'était révélée une souveraine efficace, trop, apparemment. Aujourd'hui, Dossou et ses acolytes essayaient de lui faire payer son audace.

« Où est mon fils ? s'enquit-elle auprès de la générale.

— En sécurité. Nous l'avons installé dans nos quartiers. »

La reine fut étonnée et satisfaite de cette initiative. Peu d'hommes en dehors du roi pouvaient entrer dans la garnison des femmes guerrières, vouées à un célibat que seule la décision de leur Majesté pouvait rompre. Personne n'irait chercher le prince dans cet endroit, et les Minon mourraient plutôt que de laisser quiconque arriver jusqu'à lui. Néanmoins, la situation ne pourrait perdurer. Il fallait répliquer, envoyer un signal fort pour que les intrigants renoncent, au moins pour un temps, à leurs sinistres desseins. La fuite de Dossou ne jouait pas en leur faveur, Tassi-Hangbé devait en profiter.

« A-t-on la confirmation que mon frère se trouve chez les Portugais ? »

Sènamì opina.

« Plusieurs témoins l'ont vu entrer dans Ouidah. Il a rencontré le gouverneur. Sans doute pour lui demander assistance », cracha la générale.

Elles parlaient ainsi devant les prisonniers, sans baisser la voix ni leur prêter attention. Certains d'entre eux tremblaient de terreur, comprenant le sort qui les attendait. On ne se

souciait pas de garder un secret en présence de cadavres en devenir. Quant aux Minon, leur dévouement envers Tassi-Hangbé n'était plus à prouver.

La reine revint à ce qui la préoccupait. Dossou avait bien joué en se dirigeant vers le sud. S'il pouvait se permettre de rejoindre Ouidah, ce n'était pas le cas de sa sœur. Le souverain avait interdiction de s'approcher de la mer au risque de perdre ses pouvoirs sacrés. Dossou le savait. Comme il ne régnait pas encore, il avait profité de cet avantage pour se réfugier sur la côte. Cependant, rien n'empêchait Tassi-Hangbé d'envoyer sa garde d'élite pour le châtier et lui ramener sa tête. Une querelle avec les Portugais n'arrangerait pas les affaires du Dahomey, qui commerçait avec les Blancs pour la traite. En échange, la reine avait négocié des fusils, afin de rendre son peuple invincible face à ses ennemis. Ses Minon armées pourraient l'emporter sur n'importe qui, même sur ces nouveaux venus dont elle se méfiait malgré tout. Ils venaient avec leurs bateaux sur la côte et achetaient des esclaves aux tribus. Certains, comme les Français, avaient essayé de s'installer. Néanmoins, ils n'étaient pas restés assez longtemps pour construire une ville digne de ce nom. Et puis les Portugais, plus rusés, et dont les fabriques prospéraient sous la protection du roi local, Hufon. Si le Dahomey ne prenait pas rapidement les devants, ses rivaux, eux, n'hésiteraient pas. Il fallait protéger l'héritage ancestral.

Tassi-Hangbé en était de plus en plus persuadée : Dossou ne guiderait pas correctement pas son peuple. Elle devait faire en sorte que plus personne ne s'attaque à son fils, et pour cela, elle devait couper l'herbe sous les pieds de ses opposants politiques. S'il ne restait plus qu'un seul héritier, celui-ci deviendrait intouchable. Dossou devait mourir. De même que son neveu, Agbo Sasa. Ainsi, son enfant monterait sur le trône, on oublierait qu'il n'était pas de sang *fon*. Il pourrait nommer Tassi-Hangbé reine mère avec des fonctions étendues. Plus personne ne s'opposerait à elle. Et s'il restait des dissidents, eh bien, elle saurait les faire taire ! Certes, jusqu'à présent, elle avait toujours soutenu son neveu, mais les circonstances lui offraient une opportunité qu'elle ne devait pas laisser échapper. Tant que Dossou était dans la course, elle pouvait difficilement afficher ses réelles ambitions. Mais l'échec de l'assassinat de son fils la plaçait dans une position idéale pour se maintenir au pouvoir.

« Envoie tes meilleures guerrières à la poursuite de Dossou. Emmenez des esclaves à Ouidah sous prétexte de les vendre. Pénétrez, s'il le faut, au cœur de la maison du chef portugais, et ramenez-moi la tête du traître », gronda-t-elle à l'adresse de la générale.

Cette dernière opina.

« Quant à ceux-là, ajouta Tassi-Hangbé en désignant les prisonniers, tuez-les et plantez leur tête au bout d'une pique dans la cour. Que chacun sache ce qu'il advient de ceux qui s'opposent à moi. »

D'un même mouvement, les Minon dégainèrent leurs coutelas et très vite, le sang coula sur le sable, les faciès marqués par l'horreur roulèrent sur le sol. La reine regagna ses quartiers et se prépara à la prochaine étape.

La jeune Yoruba patientait debout dans la cour poussiéreuse. Les traits tirés, elle vacillait. Il régnait une chaleur étouffante à l'extérieur, et Tassi-Hangbé observait l'esclave, à l'abri des murs de terre du palais qui lui assuraient un peu de fraîcheur. Elle s'interrogeait. On avait ordonné à Ayo d'attendre que la reine lui accorde audience, mais qu'allait-elle lui demander ? Sa liberté, bien sûr, mais elle pouvait exiger beaucoup plus. La reine aurait pu décider de laisser la jeune fille patienter dehors, mais quelque chose dans l'attitude de cette dernière confortait Tassi-Hangbé dans l'idée qu'Ayo ne renoncerait pas. La souveraine signifia finalement qu'on la fasse entrer et se positionna plus confortablement sur son trône, arrangeant l'étoffe de sa robe pour paraître encore plus majestueuse. Ayo se jeta au sol dès qu'elle la vit et ne se redressa qu'une fois qu'on lui en avait donné l'ordre.

« J'ai décidé de te récompenser pour avoir sauvé mon fils, commença Tassi-Hangbé. Je t'affranchis. Je t'accorde un autre souhait. Choisis sagement, jeune Yoruba. »

L'esclave la considéra un long moment. Elle avait des yeux très noirs, deux puits sans fond qui rendaient son regard difficile à soutenir. Elle avait aussi une façon de *ne pas* se soumettre à Sa Majesté, sans être offensante ; cela disait juste : « Je sais que tu es reine, mais cela ne fait pas de moi ton inférieure. » Intéressant, vraiment. Il y avait quelque chose chez cette enfant qui intriguait Tassi-Hangbé, et elle songea qu'elle mettrait du temps à percer le mystère de cette Yoruba... Si tant est qu'elle y parvienne. La logique aurait voulu qu'elle l'élimine, malgré ce qu'elle avait fait pour son fils. Mais le même instinct qui avait poussé la reine jusqu'à la place qu'elle occupait aujourd'hui lui disait de n'en rien faire. Et puis il y avait la recommandation de Houéfa. Jamais elle n'avait douté des conseils de la prêtresse, laquelle lui avait prédit qu'elle régnerait un jour, non pas comme épouse, mais en tant que souveraine à part entière.

Depuis, Tassi-Hangbé courait après cette vision. Pas seulement pour elle. Elle rêvait que les femmes ne soient plus écartées du trône au prétexte que du sang coulait entre leurs cuisses une fois par mois. Elle rêvait que les femmes ne soient plus bornées à mettre des enfants au monde, s'en occuper et veiller sur le foyer, quand leurs capacités leur auraient permis beaucoup plus. Depuis toujours, les Minon la fascinaient, car elles représentaient ce que la femme devait être. Donner des armes à celles qu'on souhaitait cantonner à la maternité, alors qu'elles disposaient d'une telle énergie et, pour certaines, d'ambitions au moins égales à celles des hommes, lui paraissait être la chose à faire. Les Minon avaient prouvé leur valeur au combat. *Elle* avait prouvé sa valeur au combat. Son règne pouvait permettre au royaume de se dépasser. Elle interrogea Ayo qui n'avait pas encore répondu :

« Alors, que veux-tu comme récompense ? »

2031

Adjibola avait terminé de disposer les différents éléments de l'appareil pour le sondage, avec l'aide de son équipe. Elle était arrivée en début d'après-midi, mais avait dû attendre les dernières autorisations pour pouvoir procéder à l'installation. Et elle devrait encore

patienter jusqu'au lendemain matin que le responsable du centre d'archéologie les rejoigne. Djimon Amoussou l'avait appelée un peu plus tôt pour lui dire qu'il tenait absolument à assister à cette découverte historique. Voilà qui ne mettait pas du tout la pression à sa collaboratrice ! Elle aurait préféré travailler avec son équipe uniquement afin de pouvoir gérer de façon plus sereine une éventuelle déception. Elle sentait bien depuis le début que cette mission sortait de l'ordinaire. Déjà, elle ne pensait pas qu'on lui ouvrirait tant de portes pour lui permettre de faire aboutir son projet – il avait fallu convaincre les villageois, d'abord hostiles aux fouilles, que le site ne serait pas détérioré. Adjibola s'était plutôt attendue à ce qu'on lui mette des bâtons dans les roues. Bien sûr, elle se doutait que si les choses tournaient mal, elle perdrait son poste. Mais elle en restait persuadée : elle tenait là une découverte aussi extraordinaire que celle du village souterrain d'Agongointo-Zoungoudo, dans les entrailles de la ville de Bohicon en 1998. C'était cet événement qui lui avait donné envie de devenir archéologue.

Ses assistants aidèrent Adjibola à effectuer les derniers réglages, et elle s'autorisa un premier test sur une tombe en périphérie, car elle savait plus ou moins ce qu'elle y trouverait. Elle examina avec soin l'image qu'affichait l'ordinateur, les paramètres étaient calibrés correctement. Le second test, à l'opposé de la première position, lui permit de confirmer qu'elle avait bien délimité la zone d'exploration. Il s'agissait à n'en pas douter d'un cimetière royal, se réjouit-elle en échangeant un large sourire avec Orèmi, l'une de ses étudiantes.

Des curieux qui empruntaient la route à proximité ralentissaient pour tenter de voir ce qui se passait. Mais aucun indice n'aurait pu leur permettre d'en savoir plus. On commençait à manquer de lumière : avec le jour qui déclinait rapidement, impossible de poursuivre dans l'obscurité.

Plusieurs 4x4 se présentèrent le lendemain matin à l'entrée de la zone de fouille. Djimon Amoussou descendit de son véhicule avant de tendre courtoisement la main à une femme comme elle sortait de la voiture. Adjibola faillit s'étrangler : l'impératrice en personne ! Aussitôt, quatre Minon se placèrent autour d'elle en lançant des regards peu amènes de part et d'autre, pendant que leurs collègues encadraient le périmètre. La jeune archéologue se précipita à la rencontre de son supérieur et de la souveraine, devant laquelle elle s'inclina.

« Votre Majesté, je suis très honorée par votre visite.

— Allons, Adj, réagit familièrement l'impératrice avec un large sourire. Tu oublies qu'on a partagé les bancs de la fac avant que je ne sois couronnée, je ne pouvais pas manquer ton moment de gloire. »

Adjibola déglutit avec peine. Certes, lorsque la souveraine s'appelait juste Fifamè Koto, elles se fréquentaient toutes les deux et elle l'avait même aidée pour un exposé, mais lui accorder une telle faveur, c'était inespéré. Ce genre de déplacement n'avait rien de simple à organiser quand on occupait un rang comme le sien.

« Montre-moi l'appareil des Français, j'ai hâte de le voir à l'œuvre.

— Moi aussi », intervint Djimon Amoussou qui trépigait littéralement aux côtés de l'impératrice.

Adjibola ne se fit pas prier et les accompagna jusqu'au dispositif dont elle expliqua le fonctionnement. La monarque l'écouta avec attention, posa quelques questions, puis l'invita à le mettre en route. Dès lors, un silence impressionnant régna sous la tente.

Le balayage dura de longues minutes. Au cours du processus, Adjibola reçut un message de sa sœur qu'elle regarda brièvement : *Rappelle-moi dès que tu peux, j'ai un souci.* Étrange de la part de sa cadette. Mais pour le moment, impossible de se libérer. Elle ne pouvait pas quitter la tente. Amoussou, l'impératrice et Adjibola se penchèrent pour ne pas rater une miette de la découverte.

« Ici, dit-elle en désignant la partie droite de l'écran, on dirait bien le squelette d'un éléphant. Ça s'annonce bien. »

En effet, au milieu du XVIII^e siècle, période à partir de laquelle l'armée avait commencé à utiliser ces animaux pour la guerre, les rois et les reines du Dahomey se faisaient inhumer auprès de leurs pachydermes préférés. Ce maniement des éléphants était une particularité dans la région, qui avait longtemps assuré la supériorité militaire du Dahomey sur les autres royaumes. Les éléphants étaient choyés et traités comme des personnes à part entière, enterrés avec les honneurs quand ils décédaient. Ils étaient devenus l'emblème de nombreuses impératrices. Le scanner dévoila ensuite la présence de squelettes humains allongés à leur côté ou recroquevillés entre leurs pattes. Adjibola zooma et s'intéressa aux armes qui avaient été enterrées avec les dépouilles : seules les chasseresses, l'un des corps d'élite parmi ceux des femmes guerrières, avaient le droit de porter la coiffure formée de deux cornes d'antilopes. Celles-ci étaient fixées comme un diadème au-dessus du front par un cercle de fer. Plusieurs squelettes arboraient bien cette distinction ! Quel soulagement pour Adjibola. Cependant, quelques instants plus tard, le balayage révéla quelque chose de tout à fait inattendu.

« Je rêve ou bien..., commença le directeur du centre d'archéologie.

— Non, vous ne rêvez pas. Celle-ci a une plaque sur le fémur », intervint l'impératrice en parlant de la dépouille située au milieu du cimetière.

La dégringolade fut rude pour Adjibola. Elle avait tout faux ! Ces tombes ne pouvaient pas dater des premières reines du Dahomey. Pourtant, les relevés avaient confirmé que la terre n'avait pas été retournée dans cette zone depuis au moins deux siècles ! C'était d'ailleurs une des raisons pour lesquelles la jeune archéologue avait voulu se charger personnellement des fouilles. Tous les indices lui assuraient qu'elle était sur la bonne voie. Comment avait-elle pu se tromper à ce point ?

« Hmm... bizarre, commenta Djimon Amoussou, regardez à la base de son crâne, on dirait... une sorte d'implant. »

De mieux en mieux ! Adjibola s'approcha afin de s'assurer que son supérieur disait vrai et, malheureusement, constata qu'il avait raison.

« Si c'est bien l'une des premières reines du Dahomey, comment peut-elle porter ce genre de chose ? demanda l'impératrice.

— C'est impossible. On ne disposait pas des connaissances médicales nécessaires au XVIII^e siècle, expliqua Amoussou. À la rigueur, on procédait à quelques trépanations qui conduisaient bien souvent au décès du patient, mais ça, c'est... »

Il savait de quoi il parlait : il s'était spécialisé en histoire de la médecine au Dahomey et s'intéressait à l'influence du vodoun sur les pratiques curatives.

« Je... Je ne comprends pas, balbutia sa collaboratrice qui aurait adoré voir le sol s'ouvrir sous ses pieds pour y disparaître. J'ai pourtant effectué toutes les vérifications nécessaires.

— Je n'en doute pas, affirma son supérieur, on vous aura sans doute joué un mauvais tour. Interrogeons les villageois pour savoir si ce champ est réellement resté intact pendant deux cent cinquante ans.

— Je vais passer quelques coups de fil, indiqua l'impératrice avant de sortir de la tente. Adjì, je suis sûre qu'on va trouver une explication », ajouta-t-elle pour tenter de rassurer la jeune archéologue.

1721

Tassi-Hangbé considéra avec satisfaction la procession qui défilait devant elle. La prédiction de Houéfa s'était réalisée au-delà de ses espérances. Accepter la demande d'Ayo avait inauguré une période de conquêtes et de prospérité pour le Dahomey, qui faisait d'elle aujourd'hui une souveraine incontestée. Dix ans après cette nuit cauchemardesque où elle avait failli tout perdre, elle pouvait s'estimer comblée par les bienfaits des dieux et de ses décisions. En continuant à réformer le royaume, Tassi-Hangbé avait conforté son pouvoir et réduit à l'impuissance la plupart des oppositions. Désormais, chaque femme et chaque fille du Dahomey se lèveraient pour défendre sa couronne. Elle n'était cependant pas l'artisane de la nouvelle victoire célébrée en ce jour. Juchée sur son gigantesque éléphant, Ayo apparut à la porte des palais, spectacle pour le moins singulier. En effet, jusqu'à une époque récente, on chassait ces animaux principalement pour leur ivoire. La Yoruba avait tout changé.

Lorsque Tassi-Hangbé lui avait demandé ce qu'elle souhaitait en récompense de son acte héroïque, la jeune fille n'avait exigé qu'une chose : devenir une Minon, une guerrière du Dahomey. Elle avait même annoncé dès le départ ses ambitions : rejoindre les *gbeto*. Ayo n'avait pas choisi la facilité. Faisant preuve du courage que la souveraine avait deviné chez elle, la jeune Yoruba s'en était admirablement sortie, avait su gagner sa place et avait très vite gravi les échelons.

C'était en tant que capitaine qu'elle avait rencontré son éléphant, impressionnant avec ses défenses magnifiques qui lui auraient valu jadis de finir en trophée. La jeune fille avait décidé de l'épargner après avoir tué sa mère pendant une cérémonie faisant d'elle une Minon à part entière, et de le dresser. Cela n'avait jamais été fait dans la région. Sur le champ de bataille, l'apparition de ce mastodonte avait plus d'une fois semé la terreur dans les rangs ennemis. Ayo l'avait baptisé Adjìnkoun, ce qui signifiait simplement éléphant en *fon*.

Elle avait réussi à s'attacher l'animal à force de soin et de patience. Il lui obéissait comme un petit chien, se pliant à ses lubies lorsqu'elle décorait ses défenses ou dessinait sur son grand corps ardoise.

À ceux qui s'étaient étonnés de ce curieux intérêt, Ayo avait répondu que la veille de la traque, elle avait rêvé qu'elle se tenait au bord du fleuve Ouémé et qu'Agé, le dieu des animaux sauvages et des chasseurs – une divinité *fon*! – l'y avait rejointe et l'avait fécondée. Très vite, les spasmes de l'accouchement avaient agité la jeune femme, mais de ses entrailles était né non pas un enfant humain, mais un éléphanteau qui avait grandi et grandi, avalant la rivière avec sa trompe. Considérant cela comme un signe lorsqu'elle avait trouvé Adjinankoun, elle avait choisi de l'épargner et de l'élever comme s'il était son fils. Or, la première bataille qu'elle avait remportée grâce à lui avait eu lieu sur les rives du fleuve Niger.

Houéfa avait décidé de soumettre Ayo à un rituel vodoun pour vérifier ses dires. Elle en avait été si secouée, à l'issue de la cérémonie, qu'elle n'avait pas parlé pendant trois jours avant de révéler à la reine le contenu de sa vision. Ayo repousserait les frontières du Dahomey jusqu'au fleuve Niger et au-delà. Adjinankoun et elle réaliseraient des exploits si extraordinaires que d'autres éléphants rejoindraient l'armée des Minon et qu'ainsi, la puissance accordée aux femmes guerrières plongerait leurs ennemis dans la terreur. Houéfa avait promis à Tassi-Hangbé de garder le silence et cette dernière se demandait encore comment utiliser cette information.

L'idée qui poursuivait son chemin dans sa tête perturbait son humeur. Elle n'était pourtant pas du genre à reculer devant une nouvelle réforme, elle avait tant accompli pour son pays que le bouleversement auquel elle songeait n'aurait pas dû l'inquiéter. Toutefois, elle rechignait à confier un tel pouvoir à une Yoruba ! Et en même temps, la reine ne voyait personne d'autre pour continuer son œuvre.

Adjinankoun stoppa face à Tassi-Hangbé et, sur l'injonction de sa maîtresse, s'inclina devant la souveraine, ses longues défenses reposant sur le sol. Ayo sauta au bas de l'animal, qui se redressa quand elle caressa sa patte ployée. Puis il resta sans bouger tout le temps où la Minon énonça la liste de ses conquêtes. Cotonou était enfin tombée, les Portugais en fuite. Tassi-Hangbé les avait en horreur depuis qu'ils avaient accueilli Dossou, même si son frère cadet était mort de la main de Sènamì. La haine de la reine ne s'était pas éteinte. Les Blancs avaient refusé de lui livrer le prince qu'ils voyaient sans doute à sa place, car il ouvrirait un peu plus le pays au commerce avec eux. Ayo venait de lui offrir un cadeau inestimable en les repoussant jusqu'à la mer. Soit, les Dahoméens échangeaient avec les Portugais pour l'ivoire et les esclaves, mais ils avaient commis une erreur et la souveraine était déterminée à ne les laisser remettre le pied sur le sol de son royaume qu'en leur faisant payer le prix fort. Tassi-Hangbé commercerait avec les Français. Si la vision de Houéfa devait se confirmer, il faudrait plus d'armes, des fusils qui n'exploseraient pas au visage des soldats au moment de tirer, comme c'était déjà arrivé plusieurs fois, des munitions en grandes quantités.

Tassi-Hangbé se leva pour s'approcher d'Ayo et la féliciter chaleureusement pour son nouvel exploit. Sènamì, qui ne combattait plus à cause d'une blessure à la jambe,

complimenta aussi la Yoruba. Devant toutes les Minon alignées dans la cour, les deux femmes renforcèrent ainsi le prestige d'Ayo. La reine songea qu'elle n'avait plus les moyens de reculer.

À la fin du défilé, elle gagna l'ombre et la fraîcheur de son palais. Très vite, Houéfa et Sènamì la rejoignirent, répondant à la convocation qu'elle leur avait fait parvenir.

La prêtresse entra la première, s'appuyant sur un bâton sculpté. Elle salua la reine qui lui fit signe de s'asseoir à sa droite. La générale s'installa à sa gauche.

« Vous êtes mes deux plus proches conseillères et j'ai besoin de vos avis. Il est temps pour moi d'envisager ma succession...

— Majesté ! protesta aussitôt Sènamì, mais Tassi-Hangbé leva une main autoritaire pour la faire taire.

— Je connais vos sentiments à ce sujet, je reste toutefois déterminée. »

Elle prit un moment avant de poursuivre.

« Mon fils a hélas hérité de la nonchalance de son père et s'intéresse plus aux arts qu'à la guerre. C'est de ma faute. Le prince se voit en lion, il n'est en vérité qu'un lionceau. Or, c'est une lionne dont il a besoin à ses côtés, une *gbeto*. »

Les yeux de la générale s'écarquillèrent, elle venait de comprendre ce que la souveraine avait en tête.

« Mon fils n'est pas *fon*. Il ne devrait pas régner. Pourtant, il me succédera, car il n'y a aucun autre héritier. »

Tassi-Hangbé s'était assurée de cela. Elle s'était débarrassée de son neveu. Il aurait pu l'écartier du trône à sa majorité et l'interrompre dans son œuvre. Quand on régnait, on ne faisait pas de quartier, et encore plus dans la position qu'elle occupait, dont le moindre mâle un peu ambitieux voulait la chasser. Elle avait éliminé toutes les oppositions possibles et imaginables, mais d'autres pouvaient naître si l'occasion se présentait. Son fils avait besoin de s'appuyer sur un pouvoir fort, et pour cela, qu'on se batte pour lui.

« Une Yoruba comme reine ? s'indigna Sènamì.

— Une Minon comme reine, rétorqua Tassi-Hangbé. J'ai donné à ces femmes l'élan pour s'arracher à la soumission des hommes, mais j'ai peur qu'après ma mort, cet envol ne soit brisé. Quelqu'un doit poursuivre mon travail, et Ayo est la plus apte à cela.

— Son peuple pourrait voir là un signe que le Dahomey est affaibli et qu'ils pourront s'en emparer, objecta Sènamì.

— Je leur souhaite bien du plaisir », s'esclaffa la souveraine.

Houéfa, qui ne s'était pas manifestée jusqu'à présent, prit la parole :

« Vous connaissez déjà mon opinion concernant Ayo et les dieux ne cessent de me répéter la même chose : son destin est lié à celui du Dahomey. Vous avez écouté mon conseil il y a une décennie et vous n'avez pas eu à le regretter. Le royaume n'a jamais été aussi puissant. Les Européens nous redoutent désormais, les exploits des Minon deviennent légendaires et je crains en effet que des opposants ne s'acharnent sur elles si personne ne les soutient. Elles pourraient former la base d'une société unique, tellement forte que les vagues ennemies viendront se fracasser sur elle sans jamais la faire reculer. Voir au-delà des querelles intestines, voilà qui mènera le Dahomey vers la grandeur ! »

Cela faisait donc une voix pour et une contre, songea la reine. Mais comme elle se savait convaincue par son idée, elle trancha :

« Ayo deviendra *Kpojito* à ma mort et, avant cela, elle épousera mon fils. Je rappellerai à ce dernier qu'il lui doit la vie et je pense qu'il sera de toute façon soulagé qu'elle s'occupe à sa place des affaires de l'État. Sa position à la cour sera protégée par les Minon qui formeront sa garde personnelle. Les femmes représentent le socle du royaume : elles enfantent des guerriers, tiennent entre leur main la gestion du foyer et connaissent la valeur des choses. Sous la protection de leurs Mères, les sujets du Dahomey sauront prospérer. Et nos ennemis craindront leur fureur. »

2031

Adjibola sortit de la tente, elle avait besoin d'air. Les Minon lui jetèrent un regard froid et calculateur, se demandant sans doute si elle représentait une menace. La jeune femme s'efforça de les ignorer, tout en les surveillant du coin de l'œil, même si elle savait pertinemment que si elles décidaient d'intervenir contre elle, elle n'avait aucune chance. Elle composa le numéro de téléphone de sa sœur qui lui répondit au bout de trois interminables sonneries. La communication passa aussitôt en visio et Adjibola fronça les sourcils.

« Tu es à l'hôpital ?

— Oui, à l'hôpital militaire de Parakou.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? »

Sa sœur grimaça.

« Un... petit accident. Ne hurle pas, s'il te plaît. »

L'image bougea pour lui dévoiler un lit d'hôpital et la jambe de sa cadette dans le plâtre.

« J'ai fait une mauvaise chute pendant un entraînement dans la forêt de Wari Maro et on vient de m'opérer, la fracture n'était pas jolie. On m'a mis une plaque. Tout est pris en charge, ne t'inquiète pas. »

La jeune archéologue grimaça.

« Impossible de ne pas m'inquiéter. Je sais que tu poursuis ce rêve de devenir Minon, mais est-ce que ça en vaut la peine ?

— Bien sûr, grande sœur ! s'exclama sa cadette. Bien sûr que ça en vaut la peine ! C'est grâce à toi que j'ai commencé cette aventure, grâce à toutes les histoires que tu me lisais sur Tassi-Hangbé et les reines d'Afrique.

— Je regrette maintenant de t'en avoir parlé autant, déplora Adjibola.

— Pas moi. »

Sa sœur se mit à rire sans raison.

« Désolée, je plane un peu à cause des médocs.

— Ayo, s'il te plaît, sois prudente, la supplia son aînée.

— Promis-juré-craché. Et toi, ça va ?

— Euh... oui... non, je ne sais pas trop encore.

— C'était aujourd'hui ton grand jour, se souvint sa cadette. Oh, j'espère ne pas avoir tout gâché.

— Ce n'est pas à cause de toi, rassure-toi, disons qu'on a découvert quelque chose d'étonnant. Écoute, je te laisse, je dois y retourner. Quelqu'un vient te chercher à l'hôpital ?

— On me ramène en ambulance à la maison. Je suis désolée, on va devoir renoncer à notre excursion au parc de Pendjari. Je vais avoir au moins deux mois de convalescence. »

Une fois la communication terminée, Adjibola considéra l'écran de son portable. Ayo était tellement casse-cou, tellement incroyable, beaucoup plus courageuse qu'elle dans de nombreux domaines.

Quand elle retourna sous la tente, elle tomba au milieu d'une grande discussion entre son chef et l'impératrice. Cette dernière se tourna aussitôt vers la jeune archéologue :

« Adjji, j'ai contacté la ministre de la Santé, elle doit me rappeler dès qu'elle aura du nouveau. Mais tu ne vas pas le croire. On a pu lire le nom de l'hôpital où la plaque a été posée. C'est à l'hôpital militaire de Parakou. »

1721

Ayo poussa un soupir de soulagement en sortant des appartements royaux. Elle avait réussi ! Elle avait changé l'Histoire. Elle en avait eu pour preuve l'ultime message de son équipe, reçu la veille au soir par l'intermédiaire de son implant : *Cette fois-ci, c'est fait. Nous te remercions pour ton sacrifice, ce sera notre dernière communication. Bonne chance à toi.*

Oui, elle avait réussi, mais à quel prix ! Jamais elle ne retrouverait son monde. Pour toujours, elle serait une Égarée. Elle n'appartenait pas à l'époque dans laquelle elle mourrait. Impossible de revenir en arrière, elle le savait lorsqu'elle avait accepté cette mission ; cependant, concentrée sur celle-ci, elle avait repoussé jusqu'à présent la vision de ce gouffre s'ouvrant devant elle au moment de son triomphe. Elle avait tenu le choc parce qu'elle gardait en tête ce qui était en jeu.

La divergence qu'elle avait créée allait creuser un fossé toujours plus grand entre son monde d'origine et celui-ci. Ses ennemis non plus ne pourraient plus l'atteindre, car elle se fondrait dans le multivers. Désormais, elle n'avait plus le choix. Cette vie dans laquelle elle n'était pas née deviendrait la sienne jusqu'à la fin, aussi dur que cela puisse être. Elle garderait son secret au fond de son cœur.

Elle venait du futur.

Ayo songea à sa famille, qu'elle avait perdue quand la Grande Catastrophe avait frappé. Elle n'était alors qu'une adolescente pleine de rêves, elle cherchait comment changer le monde. Rien ne la prédestinait en réalité à jouer un tel rôle.

Dans sa ligne temporelle, le destin de l'humanité reposait entre les mains de deux Entités débarquées sur Terre au moment où celle-ci agonisait. S'affrontant sur le sort à donner aux survivants, elles avaient envoyé à différentes époques des agents, des uchronautes comme Ayo. Chacun des deux camps choisissait des épisodes stratégiques

de l'Histoire pour la rectifier et conduire dans la gigantesque simulation interdimensionnelle ainsi élaborée une partie d'échecs savamment orchestrée. Leur terrain de jeux ? Des jumelles de la Terre que les Entités observaient depuis leur refuge quantique et qu'elles jugeaient dignes d'intérêt. Elles y plaçaient leurs pions qui s'affrontaient parfois jusqu'à la mort. Mais les contraintes du Temps mettaient fin à la compétition.

Ayo avait été choisie, ainsi que le Dahomey du XVIII^e siècle, pour prendre part à une nouvelle partie. Elle y avait été transférée environ six mois avant cette nuit fatidique où elle avait réussi *in extremis* à sauver le fils de Tassi-Hangbé. Elle avait découvert de plein fouet l'effroyable réalité de cette époque où une vie ne valait rien, et où l'on devenait esclave par un coup du sort. Elle était Yoruba dans une contrée où les Fons se montraient conquérants, et où chaque royaume luttait pour l'hégémonie dans la région. Frappée, violentée, sans les capacités dont l'Entité qui l'avait envoyée l'avait dotée, Ayo serait sans doute morte lors du raid au cours duquel elle avait été capturée.

Les coups, les cris, l'humiliation, la crasse qui ne la changeait pas vraiment du monde d'où elle venait et où l'eau était bien trop précieuse pour envisager une douche, tout cela avait été son quotidien jusqu'à ce qu'elle soit achetée pour servir au palais. Elle avait provoqué cette aubaine en tuant une autre esclave afin de prendre sa place. L'Entité l'avait aussi choisie pour cette raison : elle avait déjà ôté la vie, et elle ne lésinait pas sur les moyens d'arriver à ses fins. Elle avait dû renoncer aux principes inculqués par ses parents, comme la bienveillance.

Dans sa ligne temporelle d'origine, Tassi-Hangbé n'était qu'une ombre et les Minon un mythe. Dossou s'était débarrassé de ses neveux et avait triomphé grâce à ses accusations de mauvaises mœurs, et Tassi-Hangbé, poussée par le chagrin et le désespoir, avait abdicqué en maudissant son frère.

Plus tard, lorsque les Français avaient jeté leur dévolu sur le Dahomey pour s'emparer de ses richesses, les Amazones du roi Béhanzin avaient presque toutes péri en luttant pour leur souverain. Ce dernier avait été exilé, le royaume réduit à l'état de colonie. Quelques rescapées parmi les Minon étaient revenues dans leur famille après un temps en prison. Le récit de leurs exploits avait été soit glorifié, soit tu dans la honte de la défaite. Ayo descendait de l'une de ces Minon dont elle avait hérité la détermination. Lorsque le monde s'était embrasé, elle avait transformé cette qualité en force pour continuer de survivre dans une petite communauté réfugiée à Cotonou désormais en ruines. Son habileté lui avait permis de s'en sortir mieux que d'autres et sans doute était-ce la raison pour laquelle l'Entité l'avait sélectionnée.

Quand elle avait demandé à rejoindre les Minon, Ayo s'était préparée à subir des épreuves cruelles. La vie humaine à cette époque comme à la sienne n'avait pas de valeur. On devait occuper une position importante dans la société pour être considéré. Certaines de ses compagnes avaient péri des suites de leurs blessures durant leur entraînement. Un sort rendu encore plus difficile pour Ayo qui savait que des siècles plus tard, elles auraient pu être soignées sans problème. Par réflexe, elle toucha sa cuisse à peu près là où se trouvait la plaque en titane qu'on lui avait implantée après son accident. Avant la Grande Catastrophe, elle avait intégré le lycée militaire de Natitingou. Elle se souvenait de la fierté

de ses parents, de l'inquiétude de sa sœur aînée, du rire joyeux de son benjamin jouant avec son béret couleur sable, de la même couleur que son uniforme. Elle s'était fait de merveilleuses amies durant ses trois ans au lycée, dont elle avait hélas perdu la trace quand la situation avait commencé à s'aggraver.

Elle avait craint que rejoindre les Minon soit une autre histoire. Ayo avait découvert avec surprise une forme de solidarité unique parmi ces femmes et ces jeunes filles. On en accusait beaucoup d'être indociles, de parler haut, de tenir tête à leurs époux, de mener une mauvaise vie pour certaines, bien souvent poussées à voler ou à se battre pour survivre dans un monde patriarcal. Tassi-Hangbé leur avait offert la possibilité d'une autre vie, un espoir, un but à atteindre. Cette reine impressionnante possédait une lucidité politique extraordinaire, qui faisait d'elle un redoutable chef d'État. Dans la ligne temporelle d'où venait Ayo, on l'avait cependant reléguée au rang de régente.

Pour préparer sa mission, la jeune femme avait lu tout ce qu'elle avait pu trouver à son sujet, mais les sources manquaient de précision du fait de la courte durée de son règne... entre autres. Les historiens ne s'étaient intéressés aux Minon que beaucoup plus tard, à travers les écrits des Européens décrivant des Amazones redoutables découvertes pendant leurs voyages, au XIX^e siècle. Sur Tassi-Hangbé, rien ou plutôt pas grand-chose. Pour la convaincre de lui accorder la place qu'elle venait d'obtenir, Ayo avait pris de nombreux risques.

L'éléphant avait été une bonne idée. Enfant, elle les avait toujours admirés. Elle avait eu l'occasion de visiter le parc national de la Pendjari avec sa famille, dans le nord du pays. Un souvenir inoubliable, l'un des derniers datant d'une époque où la lumière faisait encore partie de sa vie. Pour devenir une *gbeto*, une chasseuse, elle avait dû tuer plusieurs de ces animaux, à son grand regret. Mais quand elle avait vu l'éléphanteau près du corps de sa mère, la jeune femme avait repensé à cette journée et à l'histoire des candaces juchées sur leurs gigantesques montures. Une reine du pays de Koush avait tenu tête à Alexandre le Grand lorsque celui-ci avait entraîné ses armées vers le sud de l'Égypte, jusqu'au Soudan. Ayo s'était imaginée à son tour sur le dos d'un tel animal, guidant les Minon à la victoire. Ce serait un atout formidable pour les conquêtes de nouveaux territoires, mais aussi la promesse d'un rang d'exception à la cour.

Mais on ne s'improvisait pas dresseuse d'éléphants. La jeune femme avait bénéficié de l'aide de son équipe grâce à un implant qu'elle portait à la base du crâne. Durant son sommeil, ses collègues lui avaient transmis les informations nécessaires. Elle avait dû mettre Houéfa de son côté pour donner à sa décision un poids sacré. Aussi cette dernière avait-elle reçu une vision de l'Entité qui intervenait pourtant rarement. Le procédé quelque peu radical avait demandé à la prêtresse plusieurs jours pour se rétablir. Toutefois, grâce à cela, Houéfa pensait désormais qu'Ayo était une envoyée des dieux.

Ayo régnerait. Quelle consécration pour une fille qui, avant cette aventure, vivait dans la benne éventrée d'un camion de chantier ! Mais elle ne parvenait pas à s'en réjouir. C'était pourtant idiot de regretter l'époque d'où elle venait, un cauchemar avec ses tempêtes, ses sécheresses, ses épidémies. Le mieux pour elle serait d'oublier sa vie précédente et même la mission qui avait été la sienne. Après tout, la divergence qu'elle avait provoquée en sauvant le prince n'avait cessé de se creuser, pour devenir un gouffre

que l'Histoire ne réussirait plus à combler. Dix ans sur le trône au lieu de trois pour Tassi-
Hangbé, c'était déjà un exploit ; cependant, celui d'obtenir à son tour le titre de *Kpojito*
était inespéré.

Pourtant, elle en était persuadée : Ayo mènerait son peuple dans une direction qui
éviterait de nombreux drames, qui empêcherait ce qui était survenu dans son monde. Peut-
être arriverait-elle-même à supprimer la traite des esclaves durant son règne ? L'Entité ne
lui en demandait pas tant, pour tout dire. Survivre serait déjà une bonne chose, considéra-
t-elle avec lucidité. Maintenant qu'elle était seule, sans plus personne pour lui fournir les
informations nécessaires, elle pouvait trébucher à tout moment... et rester pour toujours
une reine égarée dans l'Histoire. Pourtant, ironisa-t-elle en franchissant les portes des
quartiers qu'elle occupait encore pour quelque temps avec les autres Minon, la voilà qui
se prenait à rêver de grandeur : générale des Amazones, souveraine du Dahomey,
libératrice de l'Afrique !